

Laberthonnière, Loisy et la mort

par Giacomo Losito

Dans ce travail nous essaierons d'entrecroiser les regards de deux protagonistes français de la crise moderniste: Alfred Loisy et Lucien Laberthonnière (1860-1932), prêtre de l'Oratoire. Cela nous permettra aussi d'évaluer et de saisir dans une perspective cohérente les jugements avancés dans ses *Mémoires* par l'Exégète à l'égard de l'Oratorien; car, à une première lecture superficielle, ces jugements peuvent sembler contradictoires.

Or, si notre contribution à la connaissance des aspects biographiques des relations entre Laberthonnière et Loisy n'est que peu ou prou originelle, assurément, j'essaierai de ne pas trop frustrer la gourmandise d'inédits. Néanmoins, à l'appui de l'autorité d'un chasseur de documents tel qu'Émile Poulat¹, me soit-il octroyé le droit de rappeler que la contrainte de devoir privilégier la confrontation avec la parole publique n'est pas toujours un handicap trop grave dans la pratique de l'histoire du christianisme. On ne me tiendra non plus rigueur si, sollicité par le défaut d'être philosophe de formation – en espérant ne pas trop agacer pour cela les confrères historiens de Loisy –, après avoir brièvement présenté des importants parallélismes entre les vies de celui-ci et de Laberthonnière, mon enquête s'achèvera par une méditation sur leurs attitudes respectives vis-à-vis de ce témoin privilégié qui est la mort; celle-ci entendue autant comme le mystère suprême que nous franchissons à la fin de la vie, que comme l'expérience écrasante, à laquelle il ne nous arrive de survivre qu'au prix d'un travail de deuil douloureux, dont nous pouvons bien créditer les deux clercs frappés – différemment – par leur Église bien-aimée. C'est par là, finalement, que nous pourrions saisir une affinité élective capitale entre deux esprits différents, comme celui de l'Exégète et celui du Philosophe, également couronnés par l'Index à différentes reprises et même posthumes, excommunié *vitandus* le premier², obligé à ne plus rien publier, sous peine de *suspensio ipso facto*, l'Oratorien.

Or, si par mon essai, je vais inévitablement courir le risque de tout essai de compréhension des mentalités des nos ancêtres, celui de vouloir les comprendre mieux qu'ils n'ont pu le faire eux-mêmes, cela reviendra aussi aux historiens de profession de soumettre ultérieurement aux fers de leur critique les thèses formulées par un pauvre épilucheur d'abstractions, dont le statut ontologique – celui de l'irréalité – est cependant, peut-être, le mieux adapté à la mesure du mystère de la vie humaine. A ce propos, comment ne pas rappeler Émile Goichot, nous prévenant dans son dernier travail que le secret intime de ce mystère reste toujours irréductible³.

Néanmoins, si le travail impossible et toujours indispensable de l'histoire est aussi celui d'une sépulture, tel que même les philosophes l'ont appris avec Paul Ricoeur par Michel de Certeau⁴, rien empêche que mon simple témoignage d'aujourd'hui puisse s'achever par les tons d'un éloge funèbre de deux parmi les grandes fauchés de la crise moderniste⁵.

¹ Nous confirmons par cela – s'il y en avait-il besoin – ce que É. Poulat a affirmé dans sa préface à la troisième édition de sa thèse de doctorat sur Loisy: «Ce que les Italiens ont retenu de ma thèse, c'est d'abord qu'il était essentiel d'aller aux textes imprimés et publiés, sans se laisser intimider par “le préjugé de l'inédit”, du manuscrit» (E. Poulat, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Albin Michel, Paris, 1996, p. XIII).

² Pour l'étude des vicissitudes de Loisy vis-à-vis du magistère romain v. C. Arnold, *Die Römische Indekongregation und Alfred Loisy am Anfang der Modernismuskrisis (1893-1903)*, dans “Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und Kirchengeschichte”, 96, 3-4/2001, pp. 290-332.

³ É. Goichot, *Alfred Loisy et ses amis*, Cerf, Paris 2002, p. 9.

⁴ A ce sujet v. l'explication synthétique et très efficace contenue dans D. Jervolino, *Paul Ricoeur. Une herméneutique de la condition humaine*, Ellipses, Paris 2002, p. 64.

⁵ D'ailleurs, deux ans à peine après le trépas de Laberthonnière, un des tenants de l'orthodoxie n'a pas hésité de l'associer à Loisy dans un blâme commun: cf. P. Messaut, *Les dernières manifestations du modernisme et l'apologétique contemporaine: Loisy et Laberthonnière*, dans «Revue Thomiste», 1934, pp. 32-86. Néanmoins, il est remarquable que, dans son article, l'auteur apprécia la conduite tenue par l'Oratorien après 1913.

Proximités dans la diversité... des destinées

De trois ans le cadet de Loisy, Laberthonnière était lui aussi le fils d'une famille de la France paysanne, plus modeste de celle du futur exégète. Et – s'il est vrai que toute origine est déjà une destinée –, on peut aussi mettre sur le compte de l'appartenance sociale, même dans le cas de Laberthonnière, sa sympathie pour la «Cause» de Marc Sangnier (bien sûr avant, mais aussi après la condamnation de 1910), son ouverture à l'idéal socialiste (bien entendu non pas à sa réalisation bolchevique)⁶ accompagnée par l'indignation face à l'Église allant se compromettre avec l'*uomo della provvidenza* au fil de la seconde moitié des années Vingt : des attitudes toutes bien partagées par Loisy.

De plus, pendant les années de formation au séminaire, Loisy et Laberthonnière éprouvèrent le même désarroi pour le retard intellectuel accumulé par le catholicisme face à l'essor des savoirs modernes et ils se proposèrent de mettre leur Église au pas respectivement des découvertes faites dans le domaine de l'exégèse biblique et de l'esprit de la pensée contemporaine, à l'époque où la philosophie kantienne s'affirmait en Sorbonne⁷. Ainsi, au début de leur itinéraire intellectuel, tous les deux se trouvèrent à offrir leurs contributions à ce gymnase de l'esprit du clergé que fut le «Bulletin critique», dans lequel il arrive de pouvoir lire quelques comptes-rendus de Laberthonnière précédés par un article de Duchesne, ou bien juste par un morceau signé A. Loisy⁸.

Tous deux partagèrent l'espoir, qui tourna à l'illusion.

Tous deux arrivèrent à l'échec et ils s'en sortirent par deux attitudes aussi éloquents que différentes, tels qu'ils avaient été leurs propos à l'occasion de la querelle sur le statut de la connaissance historique et ainsi que les furent les réactions dont l'autorité doctrinale catholique leur fit respectivement l'honneur. Car, on le sait désormais très bien⁹, les modalités concrètes d'affrontement des questions soulevées à l'époque de la crise moderniste ne sont pas étrangères aux sujets théoriques mis en question. Ainsi, finalement, Loisy se tira de la pleine conscience de son échec avec la liberté d'offrir les résultats de ses recherches savantes et spirituelles à l'épreuve du public potentiellement infini des lecteurs, à savoir l'humanité. Laberthonnière, après le coup fatal de 1913, prêta plutôt sa pensée à des amis très heureux de pouvoir l'abriter sous leur nom (Mgr Chapon), même au prix d'être à leur tour payés par la monnaie de la censure (le P. Sanson), ou étant bien disposés à lui permettre d'exploiter dans leurs revues la ressource du genre épistolaire, en lui offrant la possibilité d'exprimer ses opinions, tout en gardant le respect formel pour la discipline imposée par l'Église. Partant, terrassé plus vite et profondément, Loisy tira tôt des conclusions extrêmes, en libérant toute la spiritualité de sa foi hors de l'orthodoxie de la croyance catholique¹⁰. De son côté, au fur et à mesure des déceptions, Laberthonnière formula une idée très originale de cette orthodoxie - toujours à renouveler et à parfaire par une appropriation personnelle et non pas à garder

⁶ V. L. Laberthonnière, *Etudes sur Descartes*, Vrin, Paris, 1935, v. II, p. 333; dans ce texte du début des années vingt l'Oratorien pousse l'identification de l'idéal social évangélique et de celui socialiste jusqu'à considérer le socialisme et le personnalisme «comme l'épanouissement l'un de l'autre».

⁷ A ce sujet soit-il permis de renvoyer à G. Losito, *Cristianesimo e modernità. Studio sulla formazione del personalismo di Lucien Laberthonnière (1883-1895)*, Città del sole, Naples 1999.

⁸ V. notamment «Bulletin critique», 1892, p. 356.

⁹ Cf. P. Colin, *L'Audace et le soupçon. La crise du modernisme dans le catholicisme français. 1893-1914*, Desclée de Brouwer, Paris 1997, p. 33.

¹⁰ Une mise au point sympathique vis-à-vis de Loisy et très utile pour comprendre les limites de sa pensée du point de vue de l'orthodoxie se trouve dans M. Ivaldo, *Religione e cristianesimo in Alfred Loisy*, Le Monnier, Florence, 1977.

comme un objet inerte -, dans une attitude inédite de «fidèle insoumission»¹¹ vis-à-vis de l'autorité, ainsi que l'échec constaté sur l'échelle de sa vie pourrait donner encore l'échange à l'espoir dans l'avenir inconnu de l'Eglise.

Partant, avant de rentrer dans les détails, il faut absolument remarquer que ce sont ces raisons-là qui ne nous permettent pas de concorder avec Loisy identifiant les positions de Laberthonnière et de Maurice Blondel et considérant – il est vrai, avec d'autres¹² – l'Oratorien comme le «traducteur en français» du Philosophe d'Aix-en-Provence. La correspondance privée entre les deux philosophes - comme on le sait, de plus en plus tourmentée après la guerre -, en offre un bon témoignage. Evidemment, il faut accorder à Loisy la circonstance atténuante de ne pas avoir lu les extraits de cette correspondance, publiée par Tresmontant seulement en 1961 et il serait souhaitable que les spécialistes de Loisy nous disent la perception qu'il put avoir des désaccords grandissants entre les deux philosophes. Néanmoins, depuis les années Soixante, les critiques ont insisté sur la différence d'orientation des pensées des deux philosophes, différence qui ne put éclater au grand jour que dans la mesure où l'échec de l'essai de Laberthonnière face à la version autorisée du catholicisme de son temps fut de plus en plus focalisé. Et cela non seulement de la part des «laberthonnéristes» (comme le dirait leur chef de file, le P. Beillevert), tels que Pierre Colin, Luciano Pazzaglia¹³ et très humblement moi-même (pourvu même, qu'au prix de froisser la susceptibilité de quelqu'un de mes consorts, on admette que, d'après les standards d'excellence modernes demandée par la discipline, Blondel a plus justement aspiré à se targuer du titre de «philosophe» que Laberthonnière: ce qui est, d'ailleurs, la seule condition à laquelle on peut reconnaître un sens recevable au malentendu de Loisy qu'on vient de rappeler). Car, même de l'autre côté de la tranchée, de vaillants et très polis blondéliens, tels que René Virgoulay, Xavier Tilliette ou Mario Zani et Mme Fabriziani, concordent absolument à démêler le sort de leur champion de celui de l'Oratorien.

Or, si pour comprendre aussi l'attitude tenue par Laberthonnière vis-à-vis de Loisy il faut nécessairement confronter les dépositions données par l'Oratorien avec celles de Blondel, il faut également préciser qu'ici nous ne pouvons pas démêler le nœud de la querelle Blondel-Laberthonnière, qui relève plutôt des différents présupposés théologiques sous-entendus à leurs philosophies religieuses et dont les charpentes respectives étaient déjà fixées avant 1893¹⁴. Je me limiterai aussi à préciser que si Laberthonnière tint autant que Blondel à la distinction des deux dons du même Amour – celui de la création et celui de la révélation/rédemption -, l'Oratorien a tenu avec plus de cohérence que Blondel la concomitance de ces deux dons dans toute l'histoire humaine. Ainsi, si d'après Laberthonnière – au dehors des mystères révélés - on ne peut pas événementiellement identifier *en fait* chaque acte particulier participant de l'histoire du salut, néanmoins, d'après l'Oratorien, on peut en plein droit affirmer que cette histoire dépasse les limites de la tradition explicitement catholique et qu'elle peut embrasser même les hommes gardant une soumission intégrale à l'idéal de justice et de vérité véhiculé par des cultures qui se sont retenues d'entrer ou qui sont sorties de cette même tradition. De cette façon, Laberthonnière a évalué l'idéal en soi métaphysique de la morale d'une façon qui l'éloigne de Blondel; car, chez celui-ci, tout en étant une étape nécessaire dans l'odyssée de l'action, l'attitude morale résulte en elle-même

¹¹ J'utilise ici la formule heureuse d'un lecteur passionné de Laberthonnière, décédé il y a quelques années – Anatole Douchevsky -, qui aurait voulu faire paraître pareille expression dans le titre de son étude consacrée à la pensée de l'Oratorien.

¹² Cf. Paul Naudet, *Journal d'un abbé démocrate*, dans «La Justice sociale» du 15 décembre 1901 (v. aussi *ibid.*, 10 janvier 1903) -, ou beaucoup plus tard, celui de l'historien italien de la philosophie G. De Ruggiero, probablement fourvoyé juste par Loisy.

¹³ V. l'incontournable L. Pazzaglia, *Educazione religiosa e libertà umana in Laberthonnière (1883-1905)*, Il Mulino, Bologne, 1973.

¹⁴ C'est bien ce que j'ai voulu montrer par mon *Cristianesimo e modernità*, cit., v. *supra* note n.6.

un phénomène encore trop anthropomorphe, inadéquat par rapport à la « pratique littérale » de la tradition catholique.

Désaccords et affinité... capitale

Rappelons donc d'abord brièvement les enjeux du différend sur le statut du genre de sépulture qui, comme on l'a dit, est la connaissance historique. Car, il est de domaine commun que ce fut à l'occasion du débat soulevé par la parution de *L'Évangile et l'Église* que les esprits de Loisy et de Laberthonnière se rencontrèrent véritablement pour la première fois¹⁵. Les données sont assez bien connues depuis les recherches de pionnier d'E. Poulat ; par ailleurs, les éditions des correspondances privées - qui ont dévoilé beaucoup de détails -, ainsi que les documents inédits sur les différentes attitudes tenues à ce sujet par Blondel et par Laberthonnière, n'empêcheraient pas aux textes publiés de parler d'eux-mêmes et surtout ils ne donneraient de confirmations qu'au prix de longs détours à effectuer¹⁶.

Loisy se proposait de montrer le mal fondé de la compréhension des Écritures que Harnack avait tirée par l'application de la méthode critique. La conviction de Loisy c'était de pouvoir plus correctement réaliser le but du savant allemand, tout en se tenant strictement à sa méthode¹⁷. L'Exégète français, en effet, ne possédait évidemment pas encore la pleine conscience du rôle que jouent les présupposés d'ordre subjectif dans toute démarche scientifique, dont nous ne disposons qu'aujourd'hui, après l'éclosion de l'âge herméneutique de la raison. De leur côté, Blondel et Laberthonnière, en s'inspirant de la leçon que chacun avait tirée de la lecture des ouvrages de Charles Secrétan¹⁸, affirmaient que par la pure explication critique, on ne pouvait pas dégager le vrai sens des textes bibliques et ils prétendaient que, dans ce but, c'était bien à une compréhension d'ordre explicitement métaphysique qu'il fallait obligatoirement faire la place. Dans cette perspective, on peut comprendre en de justes termes la considération notée par Loisy dans son journal, lorsque l'Oratorien vint lui offrir personnellement le *Réalisme chrétien*¹⁹. L'Exégète - rappelons-le -, après une capitulation sans soumission face aux plus hautes autorités ecclésiastiques, venait de constater qu'ayant pris sa vie et l'Église au sérieux, il avait désormais perdu l'une et troublé l'autre. « Hier – écrivait aussi Loisy le 31 mai 1904 – Laberthonnière m'apportait son nouveau livre sur le *Réalisme chrétien et l'idéalisme grec*. Ce que j'en ai lu est bien. Cela prouve que la foi est la foi et la science la science, mais non pas que l'une soit plus vraie que

¹⁵ Comme l'attestent ses *Mémoires*, plus au moins au même moment où Loisy était en train de lire *Le dogmatisme moral* de Laberthonnière, celui-ci put très bien apprécier l'article de « Firmin » de 1899 sur *Le développement chrétien* comme un texte de « l'abbé Loisy » (cf. G. Losito, « Lucien Laberthonnière. *Doctor caritatis* ou 'augustinien fourvoyé' », dans *Interiorità e persona. Agostino nella filosofia del Novecento/2*, Città Nuova, Rome 2001, p. 59 et n.).

¹⁶ Pour avoir ces détails ultérieurs v. ma thèse de doctorat en Histoire des religions sur « La mise à l'Index de Lucien Laberthonnière en 1906: le choc de l'apologétique et de la modernité », soutenue le 4 avril 2001 à l'Université de Paris IV, sous la direction des MM. Michel Meslin de Paris IV et de Jean Greisch de l'I.C.P., M. Jean-Marie Mayeur président du jury, dont faisaient même partie M. Pierre Colin et M. Luciano Pazzaglia de l'Université catholique de Milan.

¹⁷ Après la rédaction de ce texte, il a fait parution l'ouvrage fondamental de F. Laplanche, *La crise de l'origine. La science catholique des Évangiles et l'histoire au XXe siècle* (Albin Michel, Paris 2006), auquel nous ne pouvons ici que renvoyer le lecteur.

¹⁸ A propos du rapport entre l'histoire et la foi chrétienne, la formation de Laberthonnière fut maquée par la lecture de *La Civilisation et la croyance* du philosophe suisse: v. l'article *Histoire* dans les notes manuscrites de Laberthonnière, dans BNFL, 200 B.

¹⁹ L'opposition du réalisme chrétien et de l'idéalisme grec, esquissée déjà dans le titre et à bon escient explicitement exagérée par l'auteur, était l'hommage aux thèses majeurs de *L'Évangile et l'Église*, par la revendication du caractère juif de l'histoire chrétienne, contre la thèse de la dénaturation hellénistique, déplorée par von Harnack et exalté dans ses romans par l'anti-dreyfusard Charles Maurras.

l'autre»²⁰. Or, même si d'une façon moins criante que chez Blondel, il est vrai que chez Laberthonnière c'était bien le type d'une compréhension croyante qui ouvre le sens de l'Écriture; chez Loisy, en revanche, cette compréhension restait sous-entendue à l'explication, semblant revendiquer à son égard le statut ambigu de la pure 'neutralité'. Par cela, Blondel se trompa sur le caractère de fond de l'exégèse loisyenne, en l'interprétant comme un effacement, lacunaire d'une vraie compréhension; en revanche, Laberthonnière – d'après lequel l'ouvrage de l'Exégète exprimait sincèrement sa foi catholique -, comprit plus justement ce caractère fondamental comme celui de la suspension nécessaire pour soumettre la compréhension à l'épreuve du passage par la voie longue de la critique²¹.

D'ailleurs, les différentes conceptions de la compréhension croyante - que les deux philosophes considéraient indispensable pour dégager le vrai sens des Écritures -, témoignent aussi - chez eux - de la diversité de leurs attitudes respectives vis-à-vis de l'exégèse loisyenne. Car, de son côté, Blondel soumettait la tâche de l'explication critique à l'exercice du savoir tranquille de l'essentiel²², à la participation du croyant à la vie de l'Église, dont le caractère traditionnel était garanti par la conformité aux directives du Magistère²³, le tuteur du dépôt révélé. En revanche, inspiré par les *Pensées* de Pascal, Laberthonnière proposait les jalons d'une authentique interprétation 'existentielle'²⁴ du livre sacré, où le rôle de la conscience personnelle de l'interprète est fondamentalement soumis aux exigences posées par la «métaphysique» originelle que l'Oratorien dégageait des Écritures, ce que nous nommerions aujourd'hui une «théologie biblique»²⁵, néanmoins respectueuse des découvertes des savants historiens et exégètes. Certes, Laberthonnière ne manqua pas non plus de tirer les conclusions extrêmes de sa perspective, en formulant la possibilité d'élargir le domaine d'application des critères interprétatifs de sa compréhension croyante des Écritures à toute l'histoire profane, de manière que sa théologie biblique devienne, à l'exemple de Bossuet²⁶, une vraie théologie de l'histoire de l'humanité. Mais juste les lignes fondamentales de cette théologie de Laberthonnière nous renvoient de la perspective de Blondel à celle de Loisy. Car, le «réalisme chrétien» est la puissance de l'esprit d'amour, de la charité divine qui entre en relation avec ses créatures d'après une économie assurée, bien sûr - comme chez Blondel - par l'action Rédemptrice du Fils de Dieu, mais qui résulte bien plus inclusive que l'économie envisagée par Blondel. En effet, d'après l'Oratorien, même un esprit étranger à l'adhésion explicite à la donnée révélée pourrait participer pleinement du salut, à la seule condition qu'il ne soit pas fermé à la possibilité de trouver la vérité par d'autres moyens, à savoir, qu'il se tienne en recherche. C'était une vraie affirmation des capacités salutaires de la raison humaine, non pas, évidemment, de celle orgueilleusement satisfaite d'elle-même et par principe fermée à la possibilité de ne rien recevoir de l'extérieur, mais de la raison inquiète, en recherche de la vérité qu'elle ne peut pas prétendre de façonner à sa seule mesure²⁷. Par cela, Laberthonnière provoquait – *primo* - une vraie explosion du concept blondélien de tradition, allant au-delà des limites imposées par l'orthodoxie catholique²⁸. Mais – *secondo* –

²⁰ A. Loisy, *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, Nourry, Paris 1930, v. II, p. 390.

²¹ V. la lettre du 29 mai 1904 de Laberthonnière à von Hügel, citée par E. Poulat, op. cit., p. 563 n. 20, dans laquelle l'Oratorien attribuait trop généreusement au point de vue de Blondel sa propre vision de l'entreprise de Loisy: "Blondel a très bien vu qu'un des mérites de Loisy, c'est d'avoir compris qu'il n'appartient pas à l'histoire en tant qu'histoire de nous donner la réalité spirituelle du Christ".

²² V. É. Poulat, op. cit., p. 559-560, 566.

²³ Cf. M. Blondel, «Histoire et dogme», dans Id., *Oeuvres complètes*, PUF, Paris 1997, v. II, p. 443.

²⁴ V. L. Laberthonnière, *Le Réalisme chrétien* précédé des 'Essais de philosophie religieuse', Seuil, Paris 1966, p. 283, 315.

²⁵ Plus tard, Laberthonnière se réappropria de l'identification de Justin et d'Origène entre le christianisme et la philosophie: v. L. Laberthonnière, *Esquisse d'une philosophie personaliste*, Vrin, Paris 1942, p. 14.

²⁶ V. L. Laberthonnière, op. cit., p. 327 n.

²⁷ Ibid., p. 293-299.

²⁸ Ibid., p. 326-327

l'Oratorien pouvait aussi conférer à l'explication critique un rang bien supérieur de celui auquel l'avait cantonnée Blondel. Car, chez Laberthonnière, le travail critique était mieux autorisé à mettre en demeure les croyances traditionnelles et à démythologiser les légendes pieuses²⁹.

Après avoir considéré les positions respectives des protagonistes de ce débat sur la forme particulière de sépulture qu'est l'histoire du christianisme, arrêtons-nous encore brièvement sur les attitudes respectives de Loisy et de Laberthonnière vis-à-vis de l'objet extraordinaire et par excellence de cette forme de sépulture – le Sépulcre –, telles que nous pouvons les dégager dans les oeuvres citées ci-dessus, qui sont même les plus connues des deux auteurs. Car, nous y trouverons aussi un éclaircissement et une confirmation de ce nous venons d'affirmer. D'après Loisy la science critique comprenait la résurrection comme l'effet spirituel de la foi des disciples, restée intègre en la confiance de l'avènement du Royaume de justice, malgré le traumatisme provoqué par la crucifixion du Messie. Chez Laberthonnière, la résurrection, ainsi que la mort rédemptrice du Christ étaient des «faits doctrinaux» (cela dans le sens particulier conféré par l'Oratorien à cette expression traditionnelle³⁰), à savoir, des réalités façonnées par l'interprétation croyante des témoins dans la réalité de l'esprit de l'extraordinaire charité divine³¹, qui est la seule à même de vaincre les effets du péché des hommes, le meurtrier du Fils de Dieu³². Ainsi, entre la démythification réductrice des rationalistes et l'interprétation trop matérielle des esprits traditionnels, la démythologisation³³ restauratrice de Laberthonnière s'approche – sans s'y identifier – de la symbolisation récupératrice de Loisy, comme l'affirmation d'une force d'ordre spirituel, décisive pour élever l'humanité en ses espoirs les plus nobles, malgré ses faillites et contre ses instincts les plus bas³⁴. C'est pour cela que l'on peut comprendre (surtout en ce qui concerne Laberthonnière) le jugement formulé par Loisy dans ses *Mémoires*, à la page où il relate sa rencontre avec Laberthonnière en 1904: «Ces gens-là – écrivait l'Exégète en se référant à Blondel et Laberthonnière – ne sont pas orthodoxes». En revanche, par rapport à un passage précédent du journal de Loisy – dans lequel l'Exégète soutenait que Laberthonnière voudrait «que la foi soit autorisée à conclure, malgré l'histoire, à la réalité physique et matérielle de données telles que la conception virginale et la résurrection du Christ» –, Claude Tresmontant n'a peut-être pas eu tort en affirmant qu'il faut «soigneusement distinguer entre la manière dont le *Réalisme chrétien* est compris [...] par Loisy et le livre lui-même, tel que son auteur l'a compris»³⁵.

²⁹ Ibid., p. 320, 334-336.

³⁰ Ibid., p. 263-264.

³¹ Ibid., p. 277.

³² Cf. *ibid.*, p. 272-273.

³³ Sur la différence entre la «démythologisation» et la «démythification» cf. P. Ricoeur, *Le Conflit des interprétations*, Seuil, Paris 1969, p. 330 et suiv.

³⁴ Dans ce sens cf. le propos de l'abbé Louis Venard (venant de rencontrer Loisy) tenu à François Mourret, rapporté par celui-ci dans son courrier du 27 septembre 1904 à Blondel: «[M. Loisy accepte] que l'explication du P. Laberthonnière du mystère de l'Incarnation par l'amour de Dieu n'est pas contraire à l'histoire» (v. R. Marlé, *Au Coeur de la crise moderniste*, Aubier, Paris 1960, p. 308). D'ailleurs, dès 1902, le syntagme de «réalisme spirituel» avait été utilisé par A. Loisy dans *L'Évangile et l'église* (Picard, Paris, p. 183), pour expliquer le culte de l'âge apostolique «qui ne connaît pas de symboles et qui est essentiellement sacramental par la place qu'y tient le rite comme véhicule de l'Esprit et moyen de vie divine».

³⁵ M. Blondel-L. Laberthonnière, *Correspondance philosophique*, Seuil, Paris 1961, p. 170 n. Si à propos de la résurrection la conception de Laberthonnière n'est pas assimilable à celle de Loisy, elle n'a pas été non plus la même que celle de Blondel. La preuve est donnée par la discussion obstinée autour de la question de l'*in carne proprio* qui opposa Le Roy et Blondel entre 1906 et 1910 et au cours de laquelle Laberthonnière essaya de jouer un rôle pacificateur, résolument rejeté par le Philosophe d'Aix (Cf. J. Ferrari, *Maurice Blondel et Edouard Le Roy*, dans *Blondel entre L'Action et la Trilogie*, Lessius, Bruxelles 2003, p. 43 et 47-48).

En 1905, les querelles qui suivirent la parution de «Qu'est-ce qu'un dogme ?» d'Edouard Le Roy, désormais l'ami de Laberthonnière et avec lui l'animateur de la «Société d'études religieuses»³⁶, donnèrent l'occasion pour que des nouveaux signes marquent un certain désaccord entre Blondel et Laberthonnière à propos de la capacité salutaire d'une raison adulte vis-à-vis de la tutelle de l'autorité révélée et de l'extension du don du salut au-delà des limites marquées par les moyens ordinaires de la grâce. Car, si Laberthonnière, à l'encontre de Le Roy, conférait aux dogmes mêmes le pouvoir d'assurer une correcte orientation intellectuelle à la connaissance personnelle, néanmoins, il considéra la démarche de Le Roy comme l'exemple du témoignage d'une conscience sincèrement soucieuse de vérité. En revanche, Blondel se tint même en privé à l'écart de Le Roy, dont il considérait les attitudes intellectuelles dangereuses et compromettantes vis-à-vis de l'orthodoxie. De son côté, malgré une franche querelle intellectuelle publique, durée l'espace de plusieurs années, Laberthonnière garda toujours de l'estime pour le philosophe bergsonien, en en recevant en retour. Néanmoins, en 1905, les tensions avec Blondel furent estompées par la nécessité de faire front commun contre l'ennemi «extrinséciste», ainsi que par l'opportunité de disposer dans cette besogne de la tribune constituée par la plus ancienne des revues philosophiques françaises, les «Annales de philosophie chrétienne» qui, en 1905, grâce à la générosité de Blondel, furent achetées par Laberthonnière, devenu quelques mois plus tard leur secrétaire de rédaction. Alfred Loisy reçut régulièrement et gratuitement la revue, au 4bis, rue des Ecoles, Paris V³⁷.

Or, étant donnée la place incontournable que Laberthonnière faisait à l'expérience active du sujet dans l'acte de foi, il faut rappeler que depuis longtemps déjà, Roger Aubert et Émile Poulat³⁸ ont pu présenter la pensée de l'Oratorien comme une «nouvelle conception de la foi»; une formule qui avait été créée au printemps de 1905, par la mentalité très moderne et trop oublieuse du rôle de la révélation intérieure de l'extrinséciste Portalié SJ, dont le but fut celui de blâmer le cercle où se trouvèrent tous hâtivement rassemblés Blondel, von Hügel, Laberthonnière, Tyrrell et Loisy.

En avril 1906, parmi les difficultés soulevées par l'application de la loi de Séparation, vint la mise à l'Index des deux oeuvres de Laberthonnière, qui assura «son entière soumission à la discipline de l'Eglise» et, néanmoins, qu'à la seule discipline de l'Eglise. Ainsi, au moment où dans ses «années d'agonie» Loisy allait lentement renoncer à tout scrupule d'orthodoxie, Laberthonnière répondit juste par une étude sur l'hérésie tant à la censure doctrinale qu'il venait de souffrir qu'à la surexcitation d'une certaine opinion publique catholique, attribuant facilement la couronne du martyr à quelques camelots du roi s'opposant à la police, pendant la crise des inventaires. Dans ce texte l'Oratorien soutint désormais ouvertement, contre les conseils de Blondel, toute la valeur salutaire du témoignage des hérétiques soumis à la violence meurtrière du bourreau catholique, au nom de la fidélité à une vérité non-orthodoxe, témoignée par leur conscience. C'est le spécialiste italien de l'histoire de l'apologétique moderne qui nous a appris combien l'identité du destinataire du projet apologétique est révélatrice du sens de celui-ci³⁹. Partant, au moment où Laberthonnière parvenait à considérer le cas des hérétiques martyrisés dans la fidélité à leur conscience comme devant être classé, en plein droit, dans l'histoire du salut, évidemment, le sorti d'orthodoxie terminait de constituer le modèle exemplaire de l'ennemi. Finalement,

³⁶ L'Association, fondée en 1905 par Laberthonnière et par l'abbé Portal à l'instar de l'Oratoire de Gratry (désormais hors la loi), se proposerait la reconquête chrétienne de l'esprit de la Nation, mais par le recours à des moyens purement spirituels.

³⁷ Cf. la liste des abonnements gratuits et des échanges de revue dans BNFL, 78, petit cahier marqué "Service gratuit ou échange des Annales" (le nom et l'adresse de Loisy sont répertoriés au n. 51).

³⁸ Cf. É. Poulat, op.cit., p. 609 et n. 20.

³⁹ V. G. Ruggieri, "L'apologia cattolica in epoca moderna", dans *Enciclopedia di Teologia fondamentale*, Marietti, Gênes 1987, v. I, p. 277-348.

l'apologétique perdait son sens polémique de démonstration rationnelle contraignante à l'orthodoxie, pour retrouver le sens originaire d'attestation de la foi ratifiée par le sacrifice de sa personne et donc, de témoignage de l'amour le plus désintéressé vis-à-vis de la vérité religieuse propre de chaque conscience personnelle, à même d'arriver à supporter d'être contredite. Laberthonnière lui-même déclara au cours des polémiques qui firent suite à la parution du *Témoignage des martyrs* que plus que «chercher à construire une preuve abstraite qui impose d'elle-même la vérité à tous les esprits», sa préoccupation à lui avait été «partout» celle «de voir comment dans la réalité concrète, c'est-à-dire dans les âmes vivantes, s'engendre et se propage la foi»⁴⁰.

Les relations épistolaires entre Loisy et Laberthonnière reprirent seulement en 1907, lorsque les parutions du décret «Lamentabili» et de l'encyclique «Pascendi» étaient désormais imminentes. Ainsi, le 17 mai Laberthonnière confirma sur ce ton les vues pessimistes de Loisy: «Hélas! Oui, plus que jamais le vent souffle à la réaction. Il me semble que plus les méthodes autoritaires se montrent impuissantes et plus on s'acharne à les employer. Il est certain que la confusion des idées ne peut que s'accroître. Je vous souhaite un peu de paix et de tranquillité; mais je ne crois guère que mon souhait puisse se réaliser. Il est vrai que la paix et la tranquillité il nous appartient toujours de les trouver dans une région où les hommes ne peuvent venir nous troubler. Je tâche de m'y réfugier en prévision de ce que probablement arrivera»⁴¹. Après quelques mois, ayant de son côté désormais perdu tout scrupule d'orthodoxie, l'Exégète décida de publier ses simples réflexions inspirées par le décret et l'encyclique doctrinale de Pie X⁴². Comme il en donna très honnêtement compte dans son livret rouge de 1908 (et plus tard dans ses *Mémoires*), Laberthonnière lui avait communiqué de se sentir à juste titre seulement effleuré par quelques passages mal compréhensifs de «Pascendi». Ainsi, en pouvant encore cultiver l'illusion de sa jeunesse, Laberthonnière – soutenu en cela par Blondel et Le Roy - désapprouva l'attitude choisie par Loisy d'afficher ouvertement sa protestation. La foudre de l'excommunication officielle frappa l'Exégète au moment où une crise s'affirmait dans la rédaction des «Annales de philosophie chrétienne» entre Blondel, prêchant une prudente soumission et Laberthonnière, prônant la hardiesse du martyr. Malgré son sentiment de délivrance accompagnant un événement désormais bien attendu, sur le coup, Loisy fut pris par le désarroi de ne plus rien avoir à attendre de sa vie.

Au-delà de la Manche, vivait quelqu'un qui avait beaucoup solidarisé avec Laberthonnière à l'occasion de sa mise à l'Index en 1906, en en recevant un même témoignage. Car, Tyrrell, à la même époque, s'était trouvé frappé dans la profondeur de son sentiment d'appartenance religieuse. Loisy ne connaissait pas personnellement Tyrrell; néanmoins, il l'appréciait et il était proche d'un de ses amis, lié à son tour à Laberthonnière, Henri Bremond. Surtout, comme Loisy lui-même, Tyrrell avait affiché en public son rejet de «Pascendi» et cela fut bien à cause de cela qu'il fut d'excommunié. Il arriva que soudainement, le matin du 15 juillet 1909, âgé de 46 ans, George Tyrrell meure. On connaît les peines souffertes par Bremond pour avoir voulu lui donner l'absolution et accompagner des prières catholiques l'inhumation de son ami, auquel on faisait le tort de ne pas avoir rétracté ses erreurs, alors que très vite, la maladie l'avait empêché de formuler tout propos. Cette fois-ci, comme l'attestent les correspondances éditées et les *Mémoires* de Loisy, l'Oratorien partagea substantiellement son approbation vis-à-vis du geste courageux et très humain de Bremond, alors que Blondel resta plutôt très compréhensif des attitudes romaines, au prix que Bremond même lui en veuille. Mais l'ancien jésuite, on le sait, arriva

⁴⁰ Cf. L. Laberthonnière, *Le Témoignage des martyrs*, dans «Revue du Clergé français», 15 avril 1907, p. 309.

⁴¹ V. *Papiers A. Loisy*, Cabinet des manuscrits occidentaux, Bibliothèque Nationale de France, N.a.f. 15658, 1-2.

⁴² V. *Laberthonnière et ses amis*. Beauchesne, Paris 1975, p. 157-160

progressivement à se retrouver même avec ce dernier, en évitant la *suspensio* par son adhésion publique à «Lamentabili» et à «Pascendi», qu'il avouait en privé à Laberthonnière - de son typique humour méditerranéen - ne pas avoir jamais lus⁴³. On connaît, grâce à Émile Poulat et à Émile Goichot, qui a été Henri Bremond dans la suite de la vie de Loisy⁴⁴.

S'en suivirent les années du défi porté par les «Annales» à l'Action française et à la «Correspondance de Rome» de Benigni, dont les associés furent certes bien contents de pouvoir régler leurs comptes avec l'archevêché de Paris par personne interposée. Tombèrent alors les deux condamnations de 1913 et - à son tour - à Laberthonnière de découvrir l'insuffisance de son entière soumission à la seule discipline de l'Eglise, déjà assurée après la foudre de 1906. Néanmoins, même après cette deuxième et décisive condamnation, l'Oratorien resta le fils soumis de l'Eglise, s'inclinant devant son autorité et il accepta d'être emmuré de son vivant, livré à une destinée de censure. Les «Annales de philosophie chrétiennes» durent disparaître et *Le Témoignage des martyrs* fut mis à l'Index. De son côté, Loisy poursuivait laborieusement sa tâche scientifique et spirituelle, mais sans plus trop espérer: il sentait la vie passer à côté, sans pouvoir entrer dans son courant, car il était désormais trop tard. Sa solitude n'était rompue que par l'amitié et par l'affection de jeunes gens, comme par celle d'un des proches de Laberthonnière, Louis Canet.

Puis, ce fut la guerre et les querelles de sacristie passèrent à l'arrière plan. Loisy et Laberthonnière - aumônier à l'hôpital parisien des soldats aveugles -, se confrontèrent de près aux horreurs du conflit. Et, comme on le sait, sous la demande de Mgr Chapon, Laberthonnière prépara la réponse semi-officielle de l'Eglise de France au *Gott mit uns* venant d'outre-Rhin⁴⁵. Il prôna l'«union sacrée», le sacrifice des soldats et cela encore au nom de la défense de l'idéal chrétien du respect entre les nations, contre l'idole du pangermanisme. C'était peut-être la nième formulation idéologique du *Gesta dei per Francos*, mais il faut préciser que Laberthonnière ne tomba aucunement pas dans le piège de la superstition nationaliste. Car, contre les avis de son maître Boutroux et de Bergson, il se refusa de mettre la pensée de Kant au compte de la perversion pangermaniste, en arrivant même à devoir pour cela s'expliquer en privé avec Blondel, partageant l'avis des ses confrères. Partant, Laberthonnière soutint que l'esprit de la philosophie classique allemande, dans sa racine kantienne, n'était pas entamé par le monstre pangermaniste. Il affirma par ailleurs, que les responsabilités de la guerre relevaient même de l'attitude spirituelle qui avait pendant longtemps dominé en France, celle du positivisme matérialiste. Finalement, comme Loisy, il salua avec beaucoup d'espoirs le projet de la Société des Nations et il déplora les conditions imposées à l'Allemagne après le conflit⁴⁶.

Malgré les deux essais généreux du P. Nouvelle - le supérieur de l'Oratoire -, et du cardinal Mercier, la réhabilitation des idées que Laberthonnière témoignait de sa conduite s'évanouit sous Benoît XV et sous Pie XI. Au fur et à mesure, l'Oratorien vint alors se démêler avec Blondel. Celui-ci le conforta dans sa fidélité, tout en trouvant, de son côté, de nouveaux tons pour exprimer les pensées qui, dès le début, avaient été sous-entendues à ses réactions inquiétées par certaines des prises de positions de Laberthonnière. L'Oratorien s'appropriait le *patri divina et omnia* auquel le rappelait alors son ami, mais à la condition de lui octroyer le droit de résister - qui n'était pas celui de se révolter - et d'admettre qu'accepter l'épreuve ne revenait pas à la subir passivement et à cautionner l'injustice.

⁴³ Cf. *ibid.*, p. 193-209.

⁴⁴ Saluons aussi l'héritage de Goichot recueilli par François Tremolières.

⁴⁵ Cf. (Mgr. H. Chapon), *La France et l'Allemagne devant la doctrine chrétienne de la guerre*, dans «le Correspondant» du 25 août 1915.

⁴⁶ Cf. (Mgr. H. Chapon), *La Guerre et la Paix, la Société des Nations et l'idéal chrétien*, dans *La France, les Alliés et l'Allemagne devant la doctrine chrétienne*, Téqui, Paris 1919.

Il restait entouré d'un groupe de disciples : l'Oratorien continuait aussi sa charge d'âmes, en cultivant l'espoir de pouvoir changer son Église. Il avait l'estime de plusieurs parmi les membres de la Société française de Philosophie, dont il était le seul membre ecclésiastique depuis 1905 et, surtout, de l'historien Émile Bréhier. D'ailleurs, cela fut avec la vague mystique des années vingt, qu'en 1925, dans la revue de la Société, fit parution une importante contribution de l'Oratorien au débat sur la thèse de Jean Baruzi sur St. Jean de la Croix. Vis-à-vis de l'inépuisable mystère de Dieu, Laberthonnière tenait à la portée métaphysique, au caractère toujours personnel de la connaissance mystique (ce qui provoqua les réactions de Blondel) et, tout comme Loisy, à affirmer le caractère ordinaire - pour ainsi dire démocratique -, de l'expérience mystique⁴⁷. De 1925 à 1927 il put même savourer le plaisir de constater le grand succès⁴⁸ des conférences de carêmes sur la métaphysique de la charité, qu'il écrivit pour que son confrère, le P. Sanson, puisse les prêcher de la haute chaire de Notre Dame. Et, notamment avec celles de 1926, Laberthonnière réaffirma expressément la prodigalité de l'économie chrétienne de la charité, élargie même aux non-croyants soucieux de justice, en quête de vérité, inquiétés par leurs doutes⁴⁹. D'ailleurs, il était même apprécié par plusieurs personnalités protestantes, auxquelles il ne manquait pas de rappeler ce qui d'après lui faisait la valeur du catholicisme – le maintien du rôle sacerdotal, encadré dans un ordre hiérarchique -, sans non plus hésiter à avouer publiquement le rôle qu'il considérait prophétique des frères séparés : leur revendication du caractère foncièrement personnel de tout acte de foi⁵⁰. Ainsi dans l'esprit d'un œcuménisme non compromis par les entraves de la négociation, il apprécia les initiatives de Berdjiaeff et celles conjointes du card. Mercier et de Nathan Söderblom. Néanmoins, il restait quelqu'un à approcher en privé et à éviter en public, comme le montre l'attitude tenue à son égard par le jeune Emmanuel Mounier, soucieux de ne pas compromettre les possibilités de réussite en domaine catholique de sa nouvelle entreprise d'«Esprit»⁵¹.

Par ce que nous venons de relater, nous ne sommes aucunement émerveillés par le témoignage de Mgr Daniel Pezeril, rendu au sujet du propos tenu par Laberthonnière sur Loisy, que le futur évêque put recueillir un an avant la mort de l'Oratorien et qui ne manqua pas, d'après l'aveu de Mgr Pezeril lui-même, de le déconcerter. Car, a-t-il déclaré, Laberthonnière «entreprit devant moi la défense de Loisy : “Sans doute a-t-il mal tourné – auraient été les mots propres de l'Oratorien - ...Mais tout de même qui a parlé comme lui de l'Évangile de saint Jean? Avec autant de tact spirituel? De mystique? Ce n'est pas le Père Lagrange, lisez-le...”»⁵².

Mystère d'une conclusion sans fin

Assurément, le *sensus fidei* de Laberthonnière fut moins accablé que celui de l'excommunié *vitandus* et, néanmoins, l'Oratorien fut lui-même très proche à la capitulation.

⁴⁷ V. L. Laberthonnière, Intervention à la Société française de Philosophie, dans «Bulletin de la Société française de Philosophie», mai-juin 1925, p. 43-75.

⁴⁸ Une écho de ces conférences, ainsi que de la réaction de Laberthonnière au débat soulevé par la thèse de Baruzi sur St. Jean de la Croix, se trouvent dans E. Grassi, *Le più recenti attività della filosofia dell'azione in Francia*, dans «Rivista di Filosofia», 1928, p. 64-88.

⁴⁹ Cf. (P. Sanson), *L'Inquiétude humaine et le Christianisme*, Spes, Paris 1926, V, p. 17.

⁵⁰ V. L. Laberthonnière, *La Notion chrétienne de l'autorité*, Vrin, Paris 1955, p. 150.

⁵¹ V. Le courrier du 29 avril 1931 de E. Mounier à Jacques Chevalier, dans *J. Maritain-E. Mounier*, Desclée de Brouwer, Paris 1973, p. 41 et le tract publicitaire d'*Esprit* envoyé avec le talon d'abonnement à Laberthonnière quelques semaines seulement avant sa mort et gardé dans BNFL, 77.

⁵² D. Pezeril (Mgr.), *Rencontre avec le P. Laberthonnière*, dans «Revue de l'Institut catholique», oct.-déc. 1983, p. 243.

En lisant les pages du journal de Mgr Baudrillart consacrées aux derniers jours de Laberthonnière⁵³, nous pouvons en effet deviner toute la profonde souffrance qu'il dut supporter en sentant l'approche de la fin. Ayant rompu définitivement avec Blondel, il éprouva alors le besoin urgent de livrer en héritage aux survivants les fruits des années de son anonymat qu'il considérait très importants: sa métaphysique de la charité de 1927. Pour faire cela, il devait et il voulait s'en réapproprier officiellement - à son nom - face à l'auteur reconnu, car il ne pouvait pas les livrer au soin de celui qui serait le futur exécuteur testamentaire de Loisy – Louis Canet -, comme il venait de le faire pour ses papiers manuscrits, soustraits à ses confrères et confiés à ses amis laïcs. Cela ne fut finalement, semble-t-il, que par les remontrances très énergiques de certaines de ses disciples - inquiètes que par le changement du comportement il ne démente l'esprit de confiance dans l'avenir de l'Eglise qu'il avait jusqu'alors témoigné – que Laberthonnière se résigna et, finalement, il se coucha dans le lit, d'où il ne se lèverait à jamais.

Des choses ont changé depuis lors et d'autres changeront encore, mais il reste qu'au prix du tracas le plus grand, Loisy et Laberthonnière refusèrent l'orthodoxie de l'Eglise de Pie X et néanmoins - si on considère l'état de l'esprit catholique dominant aujourd'hui -, sur plusieurs points, ces vaincus n'eurent pas tort. Il faut toutefois remarquer qu'à l'opposé du succès de la pensée blondélienne - à laquelle on épargna des sanctions pour des raisons qui vont certainement au-delà de celles constituées par les entrées dont jouissait le notable laïc catholique à Rome -, la pensée de Laberthonnière reste encore aujourd'hui, pour l'essentiel, inactuelle en régime de catholicité. Et le prêtre Loisy repose toujours, dans la volonté de Dieu, excommunié par son Eglise.

Ce sera, peut-être, comme cela jusqu'au moment où, enfin, nous serons à même de voir la porte étroite du salut s'ouvrir même aux hérétiques et aux apostats partageant l'esprit de Charité, qui est l'esprit du sacrifice et qui, seul, ne passe pas. La mort des rêves de notre vie, la mort de nos chers, peut-être notre propre mort ne peut être vaincue qu'en la supportant, qu'en partageant la Charité qui tout supporte, et dont témoignèrent ensemble, chacun dans son propre état, Loisy et Laberthonnière.

Des choses passées, d'une époque antédiluvienne, dira-t-on. Mais, si ces jours d'un autre siècle sont lointains, c'est juste dans les rangs de l'Eglise de la Charité, généreusement catholique, que d'ores et déjà, on peut les imaginer, Loisy et Laberthonnière demeurer ensemble, finalement en paix.

⁵³ A. Baudrillart (Mgr.), *Carnets du Cardinal Alfred Baudrillart (février 1932-novembre 1935)*, Cerf, Paris 2003, p. 293-294, 300-302, 306-307.